

Marc Alyn, né en 1937 à Reims, critique de poésie (Figaro littéraire), auteur d'une dizaine d'essais, fondateur de la collection «Poésie/Flammarion,» a publié quatorze recueils parmi lesquels *Délébiles*, *Nuit majeure*, *Infini au-delà* et le «triptyque orphique:» *Les Alphabets du Feu* (*Byblos*, *La Parole planète*, *Le Scribe errant*). Un choix de ses poèmes 1954-1994, vient de paraître sous le titre: *Le Chemin de la Parole*.



Dans la grappe oubliée

J'ai vendangé tout au long de ma vie d'infinies
grappes de visages
Buvant le ciel comme un regard ami
Mordant grain à grain le langage.

Depuis les cerisiers ont des masques de pluie
Tandis que traîne sur les ceps une lune à jeter
aux chiens.
La nuit sombre au fond d'elle-même sous les boues
vertes de la mémoire
Et la parole en liberté établit son nid en mes lèvres.

A présent le désir gagne sur la ténèbre
Et je surpréds la mort enceinte de la vie
franchissant à gué la rivière
Dont je m'approprie la transparence la soif et
poisson furtif.

Je plane sur les eaux et plonge dans l'écume.
Je chuchote un oiseau: Dieu habite ses plumes.
L'air vocalise incendiant les cerfs-volants
de l'invisible.
L'univers est un flux phosphorescent qui vibre:
Tout se mêle dans son courant
Sans cesser d'être unique
Et à jamais vivant.

Sur la berge une chèvre mâchonne des chardons bleus
Et l'on dirait quelque très ancien prophète
Occupé à ronger dans sa barbe des psaumes.

L'automne se mire et lit son avenir dans la grappe
 oubliée qui pleure un dernier suc
 Près de l'eau lente emportant vers la mer
 Le visage qui sur elle un instant s'est posé.
 C'est d'extase de voluputé (non de la mort) que
 je vous parle en ce poème
 Elaboré tel un vin fort.

L'esprit mûrit, si lourd qu'il fait ployer la branche.



Chapitre sept, ligne dix-huit

Je vécus das un livre: chapitre sept, ligne dix-huit,
 Envoûté par des mots si proches qu'ils tuaient
 Tels mûrir et mourir ou requin requiem,
 Dévoré par la Phrase vivante qui palpite dans les veines
 de l'univers,
 Bu jusqu'à l'ultime goutte par le Verbe assoiffé
 déferlant à travers l'espace qu'à mesure il dévide
 Car la Phrase est un fleuve où mille milliards d'affluents
 se jettent sans retour.
 Ah! tant de ruisseaux enfiévrés
 Vers Elle l'Eternelle en chuchotant se pressent!
 Le divin frémit dans l'herbe et vite se dérobe
 Au fond du grain serré des pierres
 Sous les yeux clos de la matière
 Où nage un présage de chant.

Le rêve immergé dans le rêve en songe inventait
 l'avenir.

J'osai préférer le mot *rouge*.
 Il en surgit des séismes des cris des animaux de foundre
 Devant lesquels les alphabets fuyaient
 Pareils aux peuples immolés par l'Histoire
 qui parfois hantent le brouillard
 En quête d'un chemin vers les sources de blé.
 Mais le vent du désert les disperse sans pitié
 Avec leurs dieux déchus et leurs noms oubliés.

Je sculptais mon désir à même la parole
Afin de lui donner forme de femme:

Sexe ouvert sur le ciel où germent les étoiles,
Sein dont le lait charnel a la saveur de l'âme.

La mort souvent passait sous des traits empruntés.
Je m'effaçais devant ses pas légers d'oiseau de
nuit en quête de gibier
Fasciné par son jeu de hanches dans le noir
A la frontière de l'au-delà et du hasard.

«Chante encore pour moi,» murmurait-elle.

Je vécus dans l'aiguille à l'extrémité haineuse
de la pointe
Déchiré/déchirant
Attendant sur le fil du rasoir au-dessus du néant
Que naissent mes parents.

Dès l'orée d'exister: en moi la déchirure
Née du passage douloureux de l'Espace à l'espace
Et de l'éternité à la durée.
Mais déjà l'harmonie le rythme la pulsation issue
des astres
S'emparaient de mon sang pour l'emmener danser.

«Dans les yeux de l'aveugle — dit Dieu — que luisse
mon regard!»